

Mirante

Recueil de photos-poésies

De la poésie dans le regard de l'autre

Michel Le Roux
Mathilde Cuderville

Préface

Tout commença par un poème, une déclaration d'amour faite à un lieu magique, le Mirante, belvédère rocheux surplombant la vallée du Douro et embrassant la quinta qui porte son nom.

Mathilde, photographe éprise du beau mirador, me confia un jour que mes mots retentissaient en elle comme autant de couleurs et d'images, à la manière d'un rêve éveillé.

Quelques jours plus tard, elle m'envoyait une photographie de plage océane qui, à son tour, m'inspira un poème littoral mais non littéral.

Ceci marqua le début d'une correspondance photographie-poésie faite de rebonds et de surprises mutuelles, chacun attendant avec impatience la création de l'autre pour s'exprimer en retour.

Ce voyage onirique s'avéra aussi irrationnel et décousu que peuvent l'être les songes.

Quel rapport entre un phare, un homme nu, un motel américain et une tente touarègue ? Et bien juste l'imaginaire en partage.

Mirante

Au bout de la tonnelle
Où court la vigne,
Il jaillit et m'appelle,
Le Mirante.

Roc de granit,
Coiffé de douze cèdres fusionnels,
Éminence brillant de mille feux,
Météore surgi de terre
Et façonné par l'humain.

Belvédère majestueux,
Témoin oculaire de l'époque,
Il embrasse la vallée,
Il invoque les cieux,
Et défie les vents mauvais.

Chaque jour que Dieu fait,
J'en gravis les escaliers,
Le cœur lourd, le cœur léger,
Le Mirante m'accueille sans broncher.
.

Foulant humblement
Le tapis moelleux
De mon volcan radieux,
J'effleure les arbres qui l'encerclent
Et leur chuchote des mots silencieux.

Sous mes pieds, je devine
Cet entrelac de racines
Qui les unit à jamais.

Prenant place sur le banc de pierre,
Le dos tourné à la table fantôme,
Dont ne subsiste qu'un tronc fièrement érigé
Je regarde au loin,
Au-delà des apparences,
Et je t'écris.

La nature est un oracle
Pour qui sait regarder,
La nature tient du miracle,
Pour qui sait l'écouter,

Sur le Mirante,
Mon bateau ivre,
Mon île possible,
L'ici et le maintenant se rejoignent
Et ils m'envoient de combler le vide au dehors
Par d'optimistes pensées.

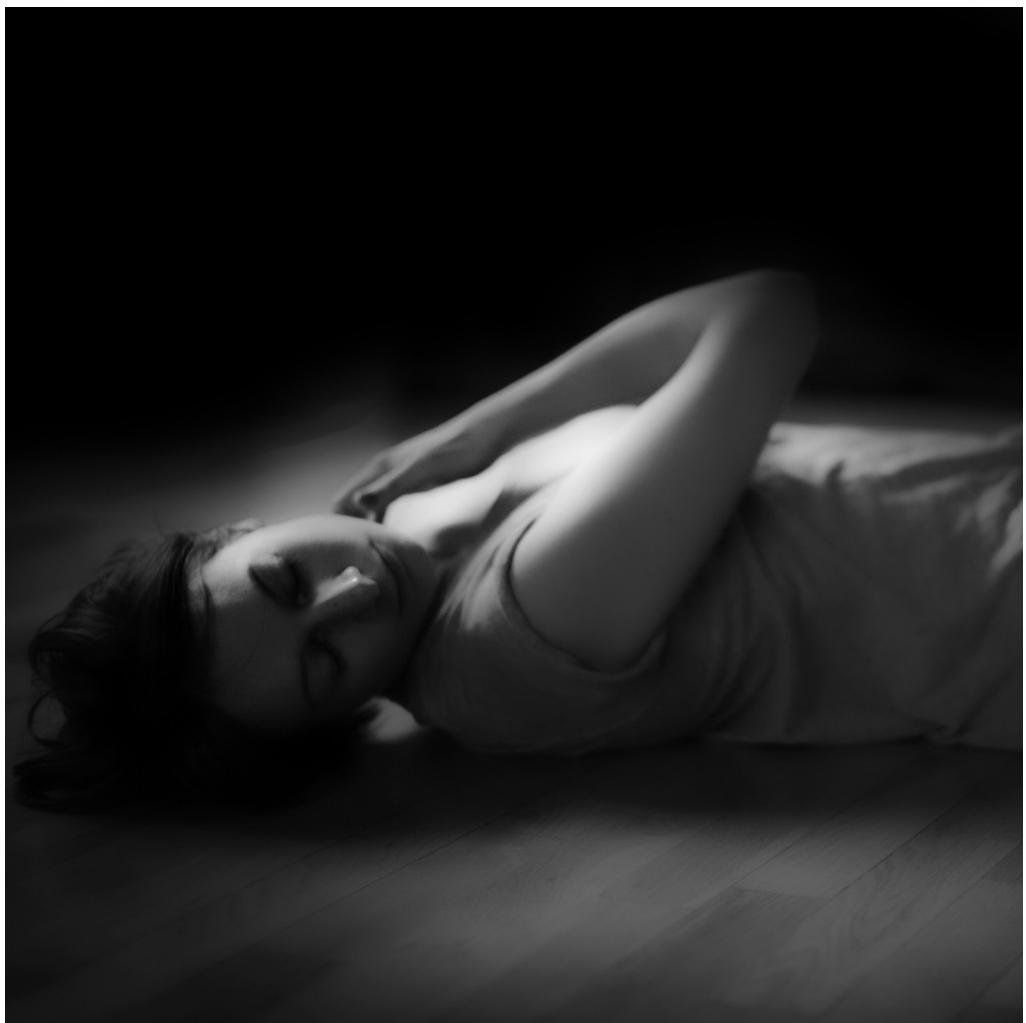


Saline

Le sable blond crisse sous mes pas incertains
Et mon regard se perd dans les limbes opales
Paysage aveuglé où gémissent les embruns,
Où l'onde indécise agite ses reflets pâles
Et m'invite à l'aimer.

Quand lascive, elle retrousse ses jupons nacrés
Dévoilant à mes yeux ses appâts couleur chair
Je m'imagine être ce rocher à jamais ancré
Et sentir sa caresse perpétuelle
Lentement m'éroder.

Mû par l'envie câline d'une étreinte saline,
Je m'avance, pieds nus, dans le flux, le reflux
Puis m'abandonne à celle dont la beauté humide
Assouvit tous mes rêves d'Atlantide
Et fait divaguer mon âme
À jamais.



Affranchie

Absorbée dans ses rêves d'ailleurs,
Ange en apesanteur,
Elle débarrasse le plancher,
Se met en congé d'un monde querelleur
Joue les filles de l'air dans l'éther ondulaire.

Affranchie de son enveloppe charnelle,
Elle oblitère la vie ici-bas,
Laisse ses pensées vaquer et son âme divaguer
Au gré de vagues invisibles.

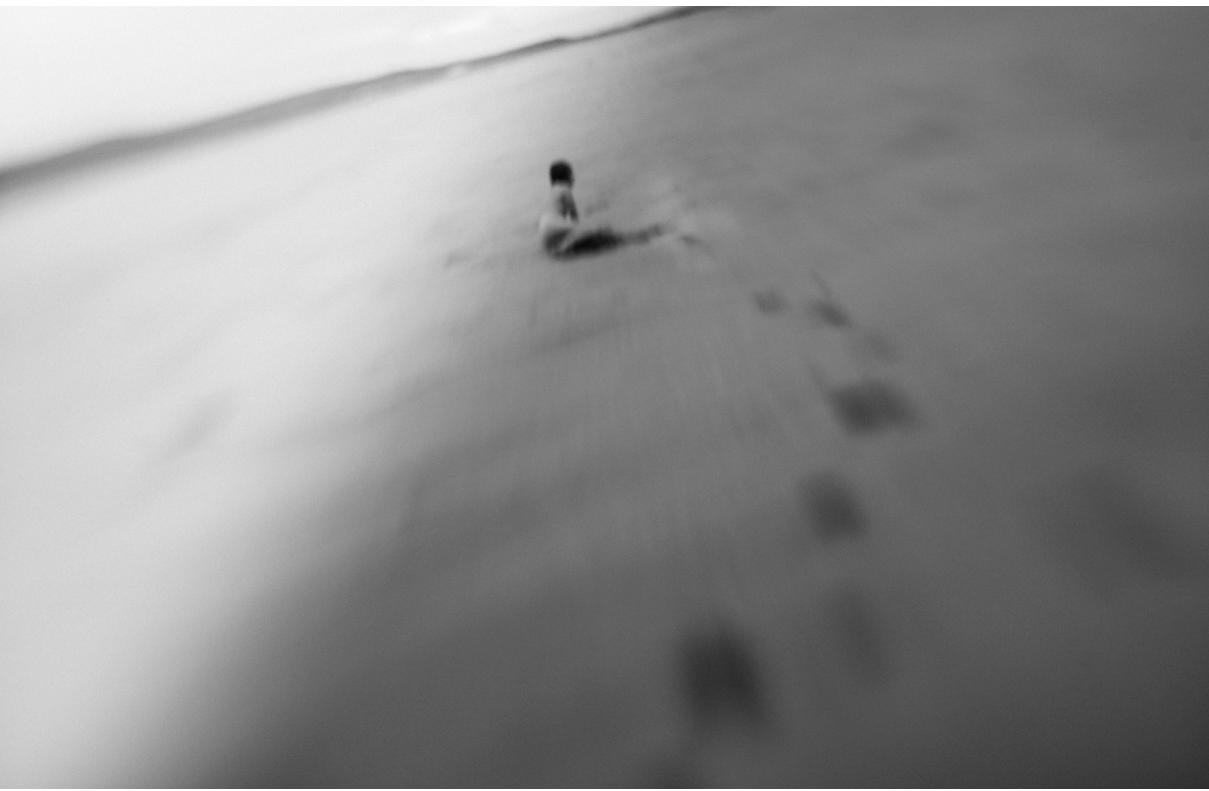
Elle prend l'infini en marche
Comme on prendrait un train de nuit,
Passagère clandestine d'un songe clandestin,
En route vers le Soleil levant.



Luxuriance

Dans l'antichambre de l'autel imaginaire
Où flottent des rêves inassouvis
Et la lancinante d'un silence alanguï,
La fenêtre condamnée porte une croix,
Un néon pâle éclaire le néant lunaire,
La chaise rouge fait ses yeux de velours
Et empourpre le décor de son intime invite.

Au changement de séquence
Où la luxure se fait luxuriance,
Le soleil noceur darde ses premiers rayons,
La nuit infanticide découpe le jour naissant
De ses insomnies en dents de scie
Veut-elle prolonger le fatidique instant?
La nature domestique, voilée de noir
S'avance en lambeaux verdo�ants
Et sonne le glas des jeux nocturnes.



Naufragée

Nudité originelle,
Enfantée par une mer naufrageuse,
De passage dans ce paysage penché,
Dans ce monde à marée basse,
Je me sens enfin libre,
Perdue et éperdue,
J'ai bu la tasse, je refais surface,
Et me laisse aller à l'ivresse du moment,
Aux vertiges du firmament.

Curieuse de tout,
Je mets mon grain de sel dans ces grains de sable
mouvants et émouvants,
De ceux qui blondissent la plage et grippent les
rouages des pensées trop huilées,
De ceux qui enfouissent les châteaux.

Je rive mes rêves à cette ligne d'horizon,
A ce mirage, cette promesse de dune,
Cette quête d'absolu,
J'avance pas à pas, inexorablement, je m'enlise à
peine,
Laissant derrière moi une trace éphémère que les
alizés balaieront,
Rendant à mon sillage sa virginité,
J'ai envie d'infini.



Pleins phares

A l'heure où ciel et mer abolissent leurs frontières,
L'aube crépusculaire éclaire le phare de son halo
divin
Et libère les roches prisonnières de leurs rêves
sous-marins.

Dans ce fantomatique décor, enfin rendu aux au-
rores,
La digue déroule son tapis de granit,
Et nous invite à une promenade astrale
Vers l'édifice cracheur d'or,
Vers le cierge minéral.

Funambule à l'invisible balancier,
Le gardien des lieux nous a précédés.
Commandeur au rituel intangible
Soufflant sa bougie nocturne,
Il éteint la nuit et étreint le jour.

Immobile et impassible, tous feux éteints,
Le dos tourné à l'océan livide,
La Chevrolet Silverado attend son heure,
Prête à vrombir,
Pleins phares.



Motel des Indes

Logé à la pâle enseigne
D'un motel défraîchi,
Je suis le gardien d'un temple païen
Où des êtres s'en vont, s'en viennent
Se restaurent et parfois s'étreignent.

L'espace viable qui m'entoure
Manque singulièrement d'amour,
Il est à géométrie variable
Des touristes à la hâte y font halte
Pour d'éphémères séjours.

A d'autres le rêve américain,
Pour moi, feu l'orpailleur migrateur,
Mon cœur bat en Inde
Sous des latitudes sacrées,
Des cieux envoûtants.

Dans mon autel de fortune,
Ma réception en panne d'émission,
J'ai pour toute offrande aux Dieux hindous
Mes fleurs d'artifice,
Un téléphone gris éléphant,
Et des stores tigrés comme des barreaux.

A défaut de voir le monde, je vois du monde
Et parfois la chance me sourit
Quand elle prend, impromptue,
La forme d'un échange nourri
Avec deux inconnus,
Alors je revis.



Touareg

Parcourant la dune comme d'autres arpenteraient la lune,
Le pas flottant, le cœur léger
Sans gravité aucune,
Je le vois apparaître, cet abri insolite,
Surgi d'un songe touareg,
Fleur posée aux confins des sables,
Balayable comme un fétu de paille,
Nacelle en attente d'étincelle,
Son ballon invisible épouse les sphères berbères
De mon imaginaire.

En attendant la mise en orbite
Les vagues azur divaguent paresseusement,
L'écume à la commissure des lèvres,
Célébrant l'anonymat triomphant
Du téméraire occupant,
De la sentinelle sacrificielle,
La dernière à lever le camp.
Point final de la phrase insubordonnée
De mon poème astral.



Bleu gris

Je rampais sur le cratère du monde,
Ce volcan apparemment éteint,
L'âme écorchée, le cœur décroché, toutes mes
flèches décochées,
Quand tu m'apparus, rêve arboré,
Arc de verdure, métaphore parfaite,
Paradoxe de l'entendement.

Du désert évitant la morsure,
Tes branches comme des éclaboussures,
D'un vert nucléaire, ton radieux nuage
Inondait les parages.

Unicité dans l'immensité,
Prenant racine dans un sol infertile,
Tu étanchas ma soif de questions,
Je me mirais à ton mirage,
A ta promesse de rivage.

Tandis que la terre bat de l'aile
Que les hommes désespèrent,
Les oiseaux migrateurs poursuivent
Imperturbables, leur transhumance aérienne
Mus par leur compas millénaire
Ils mettent les voiles vers le firmament,
Bleu gris.

L'homme qui cachait la forêt



Mû par un instinct primaire,
Nu comme un vers solitaire
Bien qu'habillé pour l'hiver,
L'homo sapiens déléterie prend l'air de la terre
Et laisse ses artifices au vestiaire.

Délaissant un monde aux abois,
Pour un éphémère retour à soi,
Il répond à l'appel des sous-bois,
Foule son gazon civilisé,
Et s'aventure entre chien et loup
Pour se donner en pâture à Dame nature.

S'abandonnant aux bois mousseux et ténébreux,
Sentant la terre humide frissonner sous ses pieds,
Écartant les sages branchages de ses mains manucurées
Il se love dans la clairière, hume la brise nocturne,
Et hurle à la lune.

Que recherche-t-il vraiment
A s'exposer à tous les vents ?
Jouir de ses sens primitifs ?
Se mettre en danger relatif ?
Respirer par tous les pores d'une peau dépouillée
d'oripeaux
Et insérer son corps dans le décor ?
Vivre sans apprêt ?
Être l'homme qui cache la forêt ?



A mains nues

Je fais souvent ce rêve,
Ce songe rémanent
Où je vois des mains d'ange
Vaporeuses et gracieuses
Émerger des limbes
Nues mais auréolées,
Suspendues au temps.

Messagères du Céleste,
Elles jouent d'une harpe invisible,
En caressent les cordes
Pour charmer l'oiseau-lyre
De leurs divins arpèges
Et enchanter le décor
De leur gestuelle immortelle.



L'écorcé vif

Il neigeait sur la ville grise et vétuste quand l'arbuste bombeur de buste accrocha mon regard citadin.

Scintillant parmi les flocons en suspension, paré d'un éphémère manteau blanc, il dansait immobile et narguait les passants.

Sa beauté virginal tranchait sur la grisaille hivernale du béton ambiant, occultant les tristes façades et masquant les vomissures aux commissures des fenêtres.

Planté dans le décor, le petit arbre en voulait encore et se défiait de la métropole comme de l'entendement humain. Il dansait.

Fière brindille qu'un rien habille, le trottoir pour tout terroir et l'ozone pour toute aumône, il ne cachait aucune forêt et aucune forêt ne le cachait.

Pied de nez de la nature à la misère urbaine, sa présence insolite semblait presque illicite mais je crois qu'il s'en foutait.

Bref, il avait droit de Cité.



Le bateau ébloui

Ancré dans la solitude des hautes latitudes,
Un navire marchand se mire dans l'onde
Et se rêve à l'envers du monde.

Silencieux comme un apache,
Le bateau buveur de tasse fait glisser ses attaches
Et adresse au réel ses regrets éternels.

Autour de lui glissent les glaces bipolaires
Et tandis que la nuit déploie son suaire sur le vaisseau éphémère
L'arpenteur des mers lâche les rênes
Et, de joie, fait mugir ses sirènes.

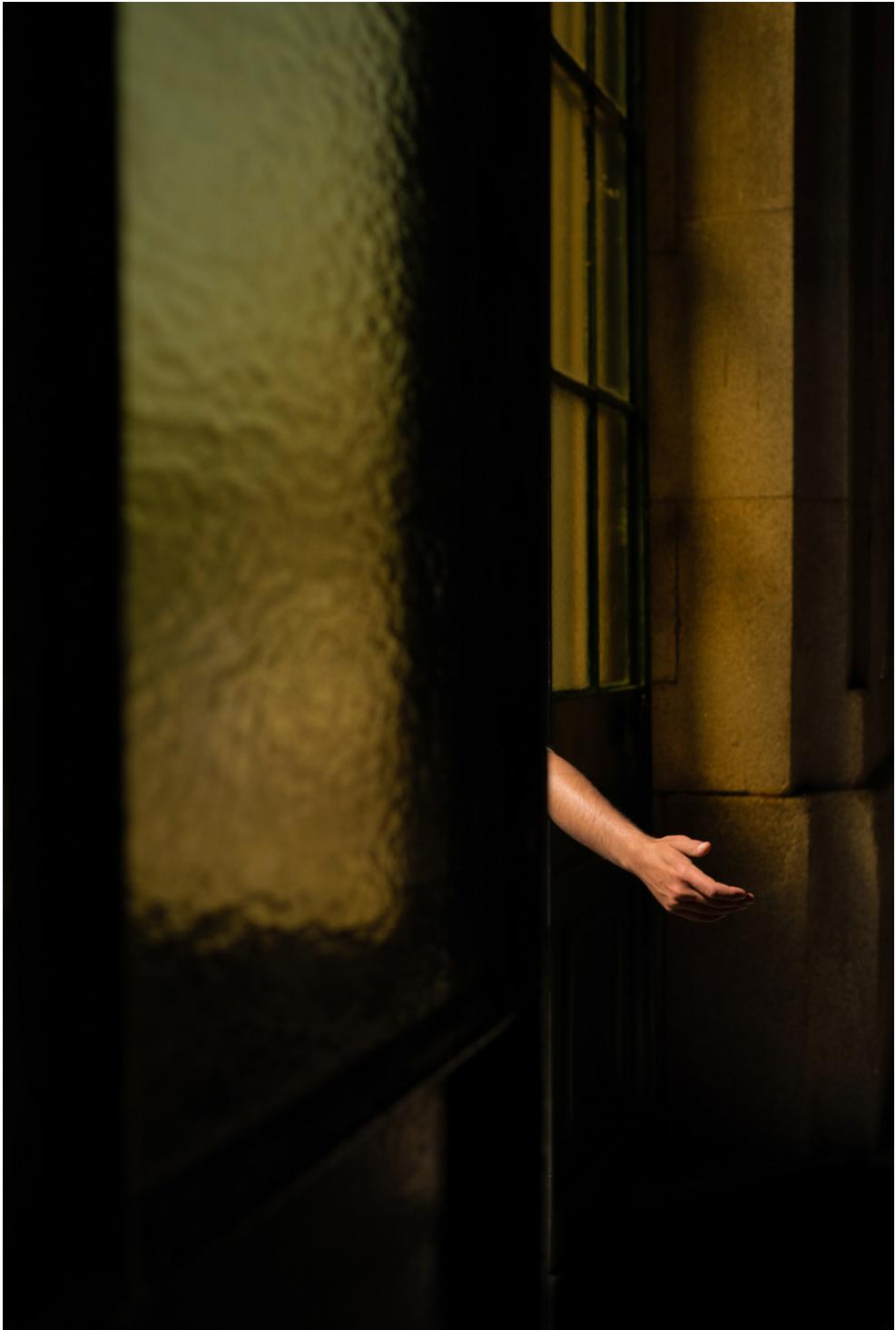
Assoiffé d'aventure et de féerie,
Il vrombit sur l'océan zombie
Et met le cap, ébloui,
Vers le firmament moucheté de blanc.

A perte de vue, à perte de raison
Des horizons comme des oraisons
Et au final une destination,
L'inconnu.



L'Afrique serpente en moi

J'avançais en solo dans la savane arborée,
Foulant la terre ocre d'une piste inédite,
Des broussailles en pagaille accrochaient mes pensées
Les faisant une à une déserter mon cockpit.
Tout en déambulant dans le décor ambiant
Vert et tumultueux comme une flore marine,
Je me laissais happer par un songe envoûtant
À mille années-lumière des rumeurs citadines.
Mes pieds nus s'enfonçaient dans le sol rougeoyant
Tandis que mon esprit désertait l'atmosphère
Convoqué par des dieux au regard foudroyant
Agacés qu'ils étaient par le cri des sorcières.
Je reprenais conscience au détour d'un virage,
Avec pour tout bagage une paix oubliée
Et si ce long chemin aux arides paysages
N'était qu'un passage vers l'amour retrouvé.



Coming in, coming out

La nuit chaude et sensuelle se dessinait lentement
À l'encre de Chine.
Vaine et cruelle, la lune brillait
Par son absence.
Nos regards n'avaient fait que se croiser,
Deux flèches décochées dans le clair-obscur
D'un lieu équivoque.
Moi, ne sachant qui j'étais, mal dans mon époque,
Toi me perçant à jour.
Je t'ai suivi, mon cœur battait la chamade,
Gonflé à bloc, je frôlais les immeubles bourgeois,
Griffais leurs pierres angulaires
D'un ongle trop poli pour être honnête.
Je pensais t'avoir perdu quand
D'une porte cochère au verre dépoli,
Jaillit la lumière et ce bras tendu
En une muette invite avec à la clef
Le refus du refus.
Avant d'entrer dans ta danse,
De faire fi des convenances et de l'abstinence,
De plonger corps et âme dans l'abîme de l'intime
Au masculin,
Je ressassais ma vie inassouvie,
Et m'avouais vaincu.



Café froid

Dans mon rêve inoccupé, il y a un café où des chaises trouées et des tables abandonnées accueillent les fantômes du passé.

Par la baie vitrée, striée de métal, un monde trouble se dédouble où les lanternes éclairent d'or un décor vert comme l'aurore, boréale.

Un ciel d'humeur ombrageuse se confond avec la mer onduleuse.

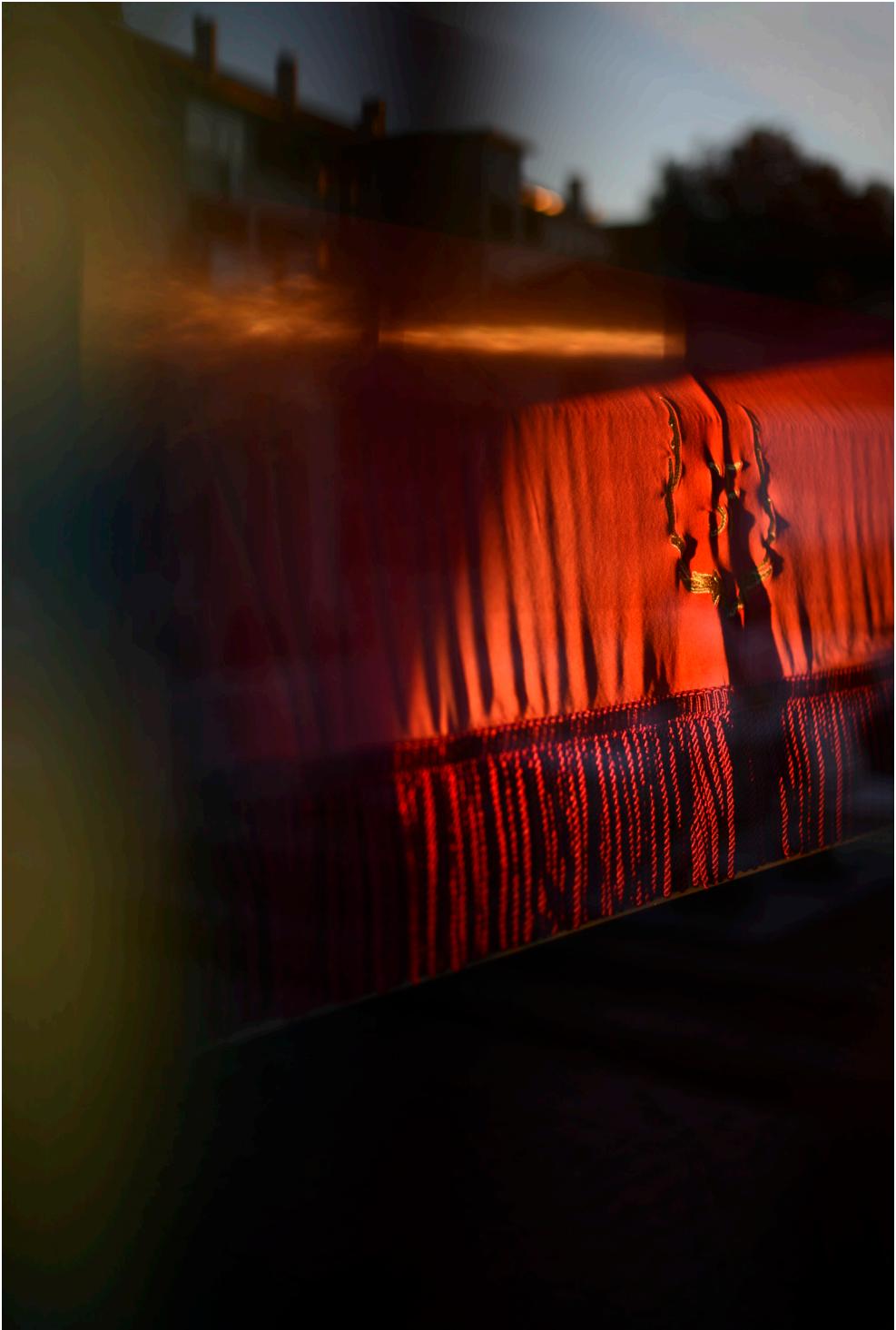
Seul mouvement apparent, l'onde lisse glisse et se plisse, imperturbable.

Au loin, les docks, vestiges d'une époque révolue, se sont mués en temples marins.

Le temps pétrifié, de son pendule invisible, ponctue le sac et le ressac d'une existence oubliée.

L'heure des justes a sonné. En silence.

Pour la seconde fois en vingt-quatre heures.



Post Mortem

Je me souviens, c'était au couchant,
Le soleil tirait à boulets rouges sur le lit sang et or,
Dardant ses rayons sur les velours indécents,

Ce paddock d'allure baroque était couronné
D'un invisible baldaquin,
Portique divin libérant des rêves incandescents.

La fente ourlée du drap galonné s'offrait dans un jeu d'ombre
À la lumière crépusculaire,
En cette fin de règne, elle brûlait d'un feu évanescant.

Dans ce théâtre pourpre, aux rideaux baissés à jamais,
Des fantômes réchauffaient l'atmosphère,
Agitant leurs suaires dans un silence alanguissant.

Mathilde Cudéville est une photographe française, née en 1989. Elle vit et travaille à Porto. Après des études d'art à la Sorbonne à Paris, elle obtient un bachelor en photographie en 2014. Passionnée par cette faculté qu'ont les images de raconter voire transcender toutes les réalités, sa pratique artistique s'articule autour du médium photographique et du tirage argentique.

Mathilde s'est dans un premier temps intéressée à l'insularité et aux territoires isolés, à travers un documentaire sur l'archipel de Saint-pierre et Miquelon. Elle a ensuite réalisé un livre par correspondance en se prêtant au jeu du cadavre exquis avec une écrivaine restée à Paris. Cet ouvrage est un dialogue fugace photo/écriture qui questionne la notion de solitude.

.
Le style de Mathilde est empreint d'intimisme et de singularité, ses travaux personnels oscillent entre photographie d'ambiance et photographie plasticienne, ils ont été exposés dans des lieux insolites à Porto et à Paris.

Michel Le Roux, né en 1963, est un français vivant près de Porto, à la Quinta do Mirante, ferme fruitière et lieu magique en même temps que source d'inspiration du présent ouvrage.

Étudiant en hypokhâgne et diplômé de Sciences-Po Paris, Michel a longuement vécu aux Pays-Bas avant d'emménager au Portugal pour un projet dédié à l'accueil et à l'organisation d'événements culturels en pleine vallée du Douro.

Michel écrit depuis l'âge de 10 ans, des chansons, des textes et des poèmes, il travaille actuellement à l'écriture de sa propre histoire, haute en couleurs car marquée par la bipolarité.

Doté d'un imaginaire débridé, son style est versatile et musical comme en témoigne cette correspondance onirique entamée avec Mathilde, depuis ce très beau rocher qu'est le Mirante.